

L'hospitalité, cette démarche psychique interpersonnelle et réciproque, est toujours offerte à quelqu'un qui l'accepte ou la refuse. Elle suppose donc, de part et d'autre, une certaine reconnaissance : l'un se reconnaît suffisamment partiellement en un ou quelques points de l'autre, pour qu'un accord tacite et implicite puisse s'établir. En même temps, il reconnaît, tolère et accepte toute une part d'inconnu chez l'autre, donc une part d'hétérogène. Celle-ci ouvre ainsi un espace libre où la parole peut circuler, un espace de négociation susceptible de laisser s'exprimer les désirs fondamentaux de chacun, pour qu'une relation d'emprise ne s'instaure pas.

Je retiendrai, comme sens de l'hospitalité, l'accueil de l'autre dans sa dimension subjective et dans un rapport dynamique. L'accueil est à entendre ici comme une disposition psychique et non pas seulement comme un acte moral ou volontaire.

L'altérité, un processus

Il n'est pas surprenant que toute organisation sociale ait été amenée à ritualiser, à codifier ou à légiférer l'hospitalité comme accueil de l'autre qui est toujours différent, étrange, étranger, voire dangereux. Je n'aborderai pas ici cette question de la socialisation du rapport à l'autre en dépit de son intérêt jusque dans ses implications politiques. Je m'attacherai plutôt à tenter de donner quelques indications sur la "naissance" de l'autre d'un point de vue psychanalytique.

D'abord, parler de naissance n'a de sens que si l'on veut bien admettre qu'il s'agit ici, en quelque sorte, d'une naissance non datable. Certes, un moment particulier permet de sortir de l'indifférenciation et du morcellement pour que le processus de l'altérité puisse s'engager ; un processus ininterrompu, jamais stable ou définitivement acquis. En fonction des différents moments de l'existence et des rencontres qui le jalonnent, ce processus est activé, voire remis en question car il repose sur des éléments constitutifs mais oubliés du sujet. Ces éléments sont ceux de l'identification imaginaire et de l'identification symbolique dont je donnerai plus loin quelques aperçus.

Auparavant, il faudrait d'abord préciser que l'autre, en psychanalyse, peut s'écrire selon deux orthographes : "autre" et, depuis Lacan, il s'écrit aussi "Autre", voire simplement "A", ou "grand Autre" ou encore "grand A". Je n'entrerai pas en détail dans ces nuances qui, loin de n'être qu'orthographiques, introduisent des différences fondamentales.

Retenons ce que dit Lacan : "Il y a deux autres à distinguer, au moins deux — un autre avec un A majuscule, et un autre avec un petit a qui est le moi. L'Autre, c'est de lui qu'il s'agit dans la fonction de la parole" (1). L'autre est défini comme un imaginaire, amené à se lier à l'Autre, qui désigne un lien symbolique — le signifiant, l'inconscient. Il sera donc nécessaire de donner quelques éléments sur ce qui amène à évoquer, d'une part, l'identification imaginaire et, d'autre part, l'identification symbolique.

L'identification imaginaire

Le moment où le processus d'altérité commence son itinéraire ininterrompu correspond à celui où l'infans va se constituer en une unité imaginaire (imaginaire car il s'agit d'abord d'image).

Ce moment est celui du stade du miroir proposé par Lacan en 1936, qui consiste en ceci : l'enfant porté par sa mère reconnaît son visage dans le miroir. Mais ce moment est constituant par le fait que l'infans alors se tourne vers sa mère pour obtenir d'elle son assentiment. Or l'assentiment, comme l'écrit Guy Le Gofey (2) *“est certes un « dire que oui », inarticulé au point de ne pouvoir donner prise à aucun refus, à aucun cautionnement. Mouvement du cœur et de l'esprit, in petto ou in pecho, qui trouve dans le regard son moyen d'ex- pression privilégié”*.

Ce n'est donc jamais avec son propre œil que l'enfant se voit mais toujours avec l'œil de la personne qui l'aime ou le déteste. Ainsi, l'autre, c'est d'abord moi, pris dans le regard d'un autre où je vais me saisir aimé et auquel je vais m'identifier. L'autre n'est pas donné d'emblée pas plus que moi n'existe d'emblée.

La sortie de la confusion et du morcellement, qui caractérise les premiers instants de l'existence et l'ouverture vers l'altérité, commence conjointement dans une articulation où le spéculaire et l'imaginaire se nouent également au symbolique.

Ce moi qui se différencie du chaos n'est d'abord que les contours d'une image unifiée de l'enfant, une sorte de cadre qui se complètera par d'autres images constituant le moi imaginaire. Mais ce moi imaginaire, pour fondamental qu'il soit, n'est pas la conscience de soi. Le moi ne s'identifie sélectivement qu'aux images où il se reconnaît, c'est-à-dire à des images prégnantes qui de près ou de loin évoquent passionnément la figure humaine de l'autre, son semblable” (3).

L'identification symbolique

Il est difficile de résumer ce qu'est l'identification symbolique. Je n'en dirai donc que quelques mots qui pourront éclairer la suite de ce texte. J'emprunterai très largement ces considérations à J.-D. Nasio : *“L'identification symbolique consiste... en la naissance du sujet de l'inconscient comprise comme la production d'un trait singulier qui se distingue lorsque nous reprenons un par un chaque signifiant d'une histoire.”* Ici, par sujet, il ne faut pas entendre l'équivalent d'une personne mais une fonction.

Ce trait unifie les signifiants qui représentent un sujet donné mais demeure détaché et extérieur à l'ensemble unifié par lui. Ce trait organise et permet la rencontre avec l'autre car il est ce quelque chose de soi reconnu en l'autre, reconnu mais non identifié et non pris en compte. C'est ce que Lacan nomme l'Un-en-moins : Un, parce qu'il unifie ; en-moins, parce qu'il n'est pas compté par le sujet - c'est le lieu de l'inconscient. L'identification symbolique fait apparaître que l'inconscient de chacun est déterminé par cet Un-en- moins, par ce trait appartenant à notre structure psychique ; ce trait est absent, en quelque sorte, et pour- tant

nous le rencontrons à notre insu chez quelques autres avec lesquels ainsi une relation peut s'établir. On le reconnaît sans en avoir conscience.

En rappelant ces notions, je souhaitais souligner que la question de l'autre commence avec la vie, pour-rait-on dire, même si ce moment privilégié du stade du miroir peut en constituer une origine. Mais, puis- qu'il s'agit d'un processus ininterrompu, cette question demeure toujours prise dans un rapport réciproque et dynamique.

Une expérience toujours problématique

Il convient dès lors de se recentrer sur la question de l'autre dans le cadre de l'hospitalité en évitant d'en faire une "affaire de cœur" mais en essayant plutôt d'aller au-delà ou en deçà de ses différentes codifications ou injonctions. En effet, l'expérience de la rencontre avec l'autre (qui est le premier moment du geste d'hospitalité) est toujours problématique. A chaque fois sont rejoués ces premiers processus d'instauration de l'altérité, d'une manière parfaitement inconsciente. Même les traces en sont oubliées ou effacées. Ils sont rejoués dans cette part manquante qui constitue le sujet de l'inconscient.

Lacan a soutenu que le sujet est, dès le départ, confronté à l'étranger, au "radicalement inassimilable". Cette question est largement développée à propos de l'objet primordial perdu pour toujours, que Freud déjà avait nommé *das Ding*, la Chose. La Chose ne cesse pas, par son absence même, de solliciter le sujet : point d'appel à partir duquel le désir du sujet s'organise.

Vient naturellement à l'esprit, à propos de tout ce travail inconscient que constitue la rencontre avec l'autre et la peur naturelle qu'il lui inspire, la référence l'Unheimlich, à "l'inquiétante étrangeté" de Freud qui date de 1919 : "L'inquiétante étrangeté sera cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières" (4).

Cette phrase est tout à fait essentielle pour comprendre ce dont il s'agit. Mais Freud ne s'en contente évidemment pas. D'ailleurs, il faut croire qu'il accorde lui-même beaucoup d'importance à l'Unheimlich et à la difficulté de cette notion puisque, dans cette édition, il consacre sept pages à des définitions ou des citations pour éclairer le sens de ce mot. Plus loin dans le texte, il écrit ceci : "Cet Unheimlich n'est en réalité rien de nouveau, d'étranger, mais bien plutôt quelque chose de familier, depuis toujours, à la vie psychique, et que le processus de refoulement seul a rendu autre." Il ne s'agit pas ici non plus de développer cette inquiétante étrangeté mais d'indiquer son existence. En effet, il est fort probable, en fonction même de ce qui a été dit des processus d'identification que, ultérieurement, la rencontre avec un autre provoque ce sentiment. Si le trait unaire fonde une relation à l'autre, celle-ci peut être indexée d'amour, de rejet, de haine ou d'inquiétante étrangeté. Ou plutôt, ce trait ou ce Un-en-moins ne pourrait-il pas indexer d'abord n'importe quel type de relation, de cette inquiétante étrangeté ? Ainsi, le sujet s'engageant dans une démarche hospitalière aurait-il toujours à se confronter à ce sentiment susceptible de s'accompagner d'une hostilité sourde ou manifeste. Et comme l'écrit J. Hassoun : "Seule la possibilité de penser notre propre altérité peut nous permettre de sortir d'une inquiétante étrangeté,

celle qui se supporte d'une exclusion dont le nom serait xénophobie et le prénom ethnicité identitaire" (5).

La marque du premier exil

Enfin, je voudrais terminer en évoquant cette délicate et essentielle question de l'étranger. A qui offre-t-on l'hospitalité ? A un autre, certes semblable, mais obligatoirement porteur de différences. Cet autre est donc nécessairement un étranger, un exilé de quelque part. En tout cas, il est d'abord exilé de celui ou de ceux, ou pour celui ou pour ceux qui offrent l'hospitalité. Cette qualité d'étranger, l'autre la porte (l'apporte) avec lui, comme il porte son exil.

Or l'exil, chacun en garde la marque, la marque du premier exil, comme il garde la marque de l'étranger. Elle accompagne, en effet, l'instauration de l'altérité qui, si elle est jubilatoire au stade du miroir, s'accompagne aussi d'une blessure. Constituer une image spéculaire, se doter d'un corps comme surface en quelque sorte, par le regard de l'Autre, se différencier, s'arracher à l'indifférenciation originelle est en même temps une perte. Séparer deux mondes, irrémédiablement, s'exiler d'un monde Tout Un, c'est se constituer étranger et constituer l'autre comme étranger. Etranger l'un à l'autre.

Le Un-en-moins de l'identification symbolique, pour unifiant qu'il soit, ne restaurera rien : il constitue une forme d'exil dans la langue, c'est-à-dire une enclave vide. Ce signifiant Un-en-moins, que le sujet ne peut pas compter puisqu'il ne peut pas le nommer, définit certes le sujet mais, en même temps, en fait un étranger à lui-même (Je est un Autre).

L'hospitalité comme démarche psychique s'effectuerait donc toujours sur un fil où l'équilibre fragile se trouverait entre la reconnaissance d'(au moins) un trait de l'autre, où je me reconnais (l'autre semblable), et la reconnaissance de l'autre comme hétérogène, étranger et exilé comme je le suis moi-même (l'autre différent). Si ceci peut sembler une évidence de raisonnement, elle est loin d'en être une dans le fonctionnement psychique. Cette double condition devrait permettre à l'hospitalité d'atteindre son objectif éthique et politique : ne pas assigner l'autre en un lieu unique ou dans un hors lieu, mais nommer l'autre. Je proposerai en effet de faire de l'hospitalité un acte de nomination. Pour soutenir cette proposition, je reprendrai ce qu'écrit J. Hassoun : "Toute nomination est symbolique dans la mesure où elle représente le support même du processus de subjectivation. Toute nomination relève des processus d'identification dans la mesure où il s'agira de reconnaître l'autre-semblable dans sa différence. Nul ne se nomme : "le sujet présente" son nom en se présentant, mais ne peut pas se nommer. Nous sommes nommés. Nous nommons ce /celui qui est séparé de nous et nous reconnaissons, en faisant cette séparation, cette extériorité, cette dimension de l'autre qui ne saurait souffrir (de) l'anonymat" (6).

Si l'hospitalité se doit d'avoir cette fonction de nomination, le corollaire en est naturellement de favoriser, voire de restaurer le lien social et donc de lutter contre ou de prévenir les diverses déliaisons sociales productrices de violences ou de destructions.

Penser l'hospitalité, dans cette référence à la nomination, peut éviter quelques dérives dangereuses, fussent-elles involontaires et inconscientes : ainsi en serait-il d'une adhésion trop forte, d'un renforcement du sentiment d'appartenance qui tendrait à faire du Un.

Ainsi en serait-il encore de la constitution de ghettos qui tendraient cette fois vers le morcellement. Le Un serait l'indice de l'insupportable d'une séparation, le morcellement ferait signe aussi vers le chaos originel marqué d'une indicible nostalgie. Le ghetto est un rejet de l'hétérogène et témoigne de la quête infinie du Même. Il peut aussi renvoyer à la notion du communautaire ou à la revendication identitaire telle qu'en parle Th. Adorno : "La pensée de l'identité fut, à travers l'histoire, quelque chose de mortifère qui dévore tout. L'identité est toujours, de façon virtuelle, rapportée à la totalité. (...) Chez Heidegger, comme toujours dans l'idéalisme, ce qui ne tolère rien au-delà de soi-même est compris comme le tout. La moindre trace au-delà d'une telle identité serait aussi insupportable que l'est pour le fasciste celui qui est d'un type différent, dans un coin quelconque du monde" (7).

Notes

1 — J. Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Le champ freudien, Seuil, 1978.

2 — G. Le Gofey, *Le lasso spéculaire*, Epel, 1997.

3 — J. -D. Nasio, *Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1992.

4 — S. Freud, "L'inquiétante étrangeté", in *Essai de psychanalyse appliquée*, Payot, 1973.

5 — J. Hassoun, *Actualité d'un malaise*, Erès, 1999.

6 — J. Hassoun, *Le passage des étrangers*, Austral, 1995.

7 — Th. Adorno, *Le jargon de l'authenticité*, Payot, 1989.